



Cinéma / L'artiste français est dépossédé des droits de ses films
La petite mort de Pierre Etaix

AVIS DE RECHERCHE : le cinéma de Pierre Etaix a disparu. Victime d'un scandaleux imbroglio juridique.

On aimerait en rire. La vérité, c'est que c'est à pleurer. Pierre Etaix, l'homme qui fit au début des années soixante la jonction entre Jacques Tati (qui l'engagea comme gagman sur *Mon oncle*) et Buster Keaton, est actuellement en mort artificielle.

Qu'on ne se méprenne pas: à 79 ans, l'homme se porte bien, et si ce n'est un vilain lumbago qui lui faisait traîner la patte lorsqu'il nous a reçu ce mercredi dans son appartement à Pigalle, on jurerait un jeune homme. Dandy, élégant, délicieux, un foulard rouge sortant d'un veston moutarde. Etaix va bien. Mais c'est son cinéma qui se meurt. Cinq de ses films, de *Yoyo* au *Soupirant*, sont en train de tomber dans l'oubli. Victimes d'un imbroglio juridique abracadabrantesque.

Depuis 2004, ces films, co-écrits avec Jean-Claude Carrière et inexploités depuis 1996, sont la propriété privée d'une société vraisemblablement fantôme: Gavroche Productions, appartenant à Alain Wagner... le frère de l'avocate qui était censée défendre les intérêts d'Etaix et de Carrière.

Les deux hommes l'avouent: à l'époque, ils avaient signé de confiance avec ce parent de la femme qui était appelée à les protéger. Sans imaginer que celui qu'ils considéraient comme un allié se révélerait être un ennemi.

Propriétaire des films d'Etaix, l'homme bloque tout - rediffusions télé, éditions de DVD, projections publiques -, n'avance aucun projet de restauration et ne fait à l'arrivée rien d'autre que de kidnapper une œuvre. « *Le temps presse, et ils le savent* », s'alarme Etaix, qui voit le sablier de sa vie défilier. Et qui assiste à la mort de son œuvre... de son vivant. « *Les jeunes me disent: on voudrait voir- vos films, mais on ne peut pas. Que faire ?* » Gavroche Productions risque de bloquer l'exploitation des films d'Etaix jusqu'en 2017. S'il vit jusque-là, l'artiste aura 89 ans.

Comme Buster Keaton

Que faire? Carrière et Etaix multiplient les actions en justice pour obtenir réparation. Et pour récupérer les droits de leurs bébés. Objectif: que l'œuvre retrouve la vie, le chemin des salles et des cinéphiles. Mais rien n'y fait. Et Etaix craint aujourd'hui de n'obtenir qu'une victoire symbolique : comme son maître Buster Keaton, qui ne récupéra les droits de ses films qu'après sa mort. Maigre consolation.

Que faire ? Pas si simple. Car si Wagner a tort sur le fond et dans l'esprit (une œuvre appartient à ceux qui en sont les créateurs), la loi continue de lui donner raison. Que peut, dans ces conditions, un artiste pour récupérer son bien ? Imaginer des actes de désobéissance civile, en étant convaincu de son bon droit moral? Jouer les Zorro, et projeter les films envers et contre tout ? La pensée effleure Etaix. Puis le blues le reprend. Un blues tempéré par les manifestations d'émotion et de sympathie que l'affaire suscite dans le milieu du cinéma.

Hier matin, Etaix et Carrière étaient reçus à l'Elysée par Georges Marc Benamou, conseiller à l'audiovisuel. Charlie hebdo, Le Canard Enchaîné, la SACD, mais aussi des cinémathèques du monde apportent aujourd'hui leur soutien aux deux hommes. Qui se fendent sur Internet d'un cri d'alarme (visible sur Dailymotion, en tapant Etaix Carrière) tout en humour et élégance. En somme à la façon d'Etaix. Peu coutumier des plateaux télé, dont il se méfie sans doute, l'homme du cirque et du music-hall sera ce soir sur le plateau de Laurent Ruquier (*On n'est pas couché*). La situation le justifie.

Affaire à suivre.

NICOLAS CROUSSE

Suite:



Cinéma / Il est l'homme du cirque et du slapstick Pierre Etaix, mémoires d'un clown

Jacques Tati, Robert Bresson, Fellini... Le doux dandy du cinéma burlesque se souvient.

Entretien :

A bientôt 80 ans, et tandis que ses films sont, à l'heure qu'il est, bloqués par une société fantôme, Pierre Etaix se retourne sur son passé. Et égrène quelques souvenirs et disparus qui ont croisé son chemin.

Vous êtes un amoureux inconditionnel du slapstick. Que lui devez-vous ?

C'est un comique qui passe les frontières. C'est le comique le plus pur, d'origine, celui qui ne s'appuie pas sur le verbe, et dont les situations sont compréhensives en toutes les langues. Tati s'en est inspiré complètement. Et moi, derrière, j'ai voulu faire la même chose. Harry Langdon, Buster Keaton, Charlie Chaplin, les maîtres, viennent du music-hall et du cirque. Langdon a été l'Auguste au cirque. Keaton était sur scène à l'âge de trois ans.

C'est Tati qui vous a mis le pied à l'étrier ?

Je suis venu le voir un jour, pour lui montrer des dessins, et parce que j'avais monté un numéro que je voulais faire au cirque. Je voulais ses conseils. Il m'avait dit « *vous n'entrerez jamais au cirque. C'est un cercle fermé, ce sont des familles* ». C'était, vrai. C'est pourquoi j'ai voulu fonder à l'époque l'école nationale du cirque, avec Annie Fratellini, mon épouse. Je voulais que cette école s'ouvre à des gens qui comme moi avaient envie d'entrer dans ce milieu. Lors de notre première, rencontre, Tati est resté deux heures devant mes dessins. Puis, à la fin, il m'a dit: « *vous avez indéniablement un sens de l'observation et un goût du comique très sûr. Je prépare un film. Je vous propose de travailler avec moi, comme gagman. Vous cherchez des gags et vous les dessinez* ».

Je lui fais remarquer que je ne connais rien au cinéma. Il me dit: « *ça n'est rien, c'est pas difficile* ». J'étais fou de bonheur. Le tournage de Mon oncle commence et, outre les gags, il me parle du personnage, et me voilà commençant à travailler à la silhouette. Le chapeau, l'imperméable, le parapluie. J'ai fait des milliers de dessins, plus des repérages de décors. Cette méthode artisanale de travail a été capitale pour moi. Pendant des années je ne voyais qu'à travers Tati. C'était le modèle, et je ne voulais pas faire de cinéma. La seule idée en tête que j'avais, c'était de faire mon numéro de music-hall, au cirque.

Lorsque j'ai quitté Tati, c'est ce que j'ai fait. Ça a marché car j'avais énormément de relations dans le cirque. Ça a été un bonheur. Puis, un beau jour en 1961, j'ai eu l'idée d'un court-métrage. Puis d'un second, qui a eu un Oscar. Et c'était parti. Je n'avais à l'époque jamais vu un film de Buster Keaton. Je l'ai découvert après. Et là, les bras m'en tombent. Je me disais « *bon sang, pourquoi je veux faire cette chose si difficile qu'il a réussie à la perfection !* ».

Un jour, Bresson fait appel à vous pour le film « Pickpocket ».

Je l'ai croisé avec Tati. Il cherchait quelqu'un capable de manipulations d'objets. C'est comme ça qu'il a fait appel à moi. Sur le moment, l'expérience ne m'a pas marqué. C'est surtout après que je me suis rendu compte. Un homme complexe. J'aime chez lui la rigueur, le non - spectaculaire, la force de la simplicité.

La critique l'avait éreinté à la sortie d'*Une femme douce*. Je lui avais écrit un mot d'affection. Il m'avait répondu: « *vous faites partie des rarissimes. Continuez* ».

Vous figurez au générique de l'hommage de Fellini au cirque, « Les clowns ». Quel souvenir en gardez-vous ?

Je ne suis pas d'accord avec sa vision des clowns. C'est une mascarade, ce qu'il en fait.

Pour Fellini, le clown est un alcoolique ou un débile. Or pour moi, c'est la permanence de l'enfance. Il n'y a pas de question là-dessus.

Le dernier clown au cinéma, pour moi c'est Jerry Lewis. Coluche, aussi, avait en lui une force comique colossale. Il me l'a dit : son rêve, ça aurait été d'être clown. Etre dans la piste. Ce n'est pas un hasard s'il se mettait du rouge sur le nez et s'il avait cette chevelure. Il cherchait un personnage.

*Propos recueillis par
NICOLAS CROUSSE*